

Justine Niogret

Quand on eut mangé le dernier chien

Roman



De la même autrice

- CHIEN DU HEAUME, roman, Mnémos, Prix
Imaginales, Grand Prix de l'Imaginaire, Prix
Oriande
- MORDRE LE BOUCLIER, roman, Mnémos, Prix
Utopiales
- GUEULE DE TRUIE, roman, Hélios
- MORDRED, roman, Mnémos
- LE SYNDROME DU VARAN, roman, Seuil, finaliste Prix
Virilo
- BAYUK, roman, 404 Éditions, finaliste Prix
Vendredi, Nominé Prix Utopiales Lycéens
- STEPHEN KING, roman, Pop Icons

Ce roman a été soutenu par une bourse de création du CNL.

ISBN : 979-10-307-0606-2

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

À vous, joli jeune homme,
Aux barres de chocolat
que nous avons refusé de manger,
Et à nos Cape Denison.

Dix-sept

Hors de la tente, un des chiens se mit à hurler. On ne pouvait guère entendre son cri, mais on le ressentait, dans la chair : une vibration organique, vivante, au milieu des rugissements de vent si durs qu'ils en devenaient minéraux.

Mertz se mit à rire. Il était brun, petit, physique. Il avait une présence d'ourse au milieu de la tente et de la neige : une présence chaude, réelle. Dans ce désert de glace, il avait une matérialité non négligeable, quelque chose de posé, quelque chose qui existait malgré les centaines de kilomètres de banquise s'étendant autour de la petite tente.

Mertz se mit à rire, donc, et Ninnis rit à son tour, parce qu'il savait ce qui allait suivre.

Ninnis était très jeune, comme seuls savent l'être les Anglais à vingt-cinq ans : encore blond d'enfance, délicat et tendre. On aurait dit une poupée de porcelaine et, si on lui avait retiré ses vêtements, on se serait attendu à voir, aux articulations de ses coudes et de ses genoux, de jolies cordelettes tenant les différentes parties de son corps en pâte de verre.

— C'est La Chienne, expliqua Mertz à Mawson. Elle n'est pas contente.

— Il me semble que je n'ai jamais vu La Chienne être contente, répondit Mawson.

Mawson était, lui, aussi fantasque qu'une expérience scientifique. Il était géologue et cette description se suffisait sans doute à elle-même, si on y ajoutait qu'il était anglais.

— Et pourquoi n'est-elle pas contente, d'ailleurs? demanda Mawson.

Mertz et Ninnis échangèrent le regard des jeunes mères, lorsqu'on leur pose une question d'une incroyable sottise sur les nouveau-nés. Mertz et Ninnis s'occupaient des chiens depuis des mois. Ils les connaissaient comme on connaît sa maison et son domaine, sa poche et sa chambre.

— Elle attend sa portée, Douglas, répondit Ninnis à Mawson avec un sourire.

— Je ne suis pas certain que cet état explique toute sa mauvaise humeur, répondit Mawson.

Mertz et Ninnis rirent encore.

— Mawson, ajouta Mertz, je me garderais bien de dire à La Chienne ce qu'elle doit penser. Je ne suis pas aussi brave que vous.

Ce fut au tour de Mawson de rire, ou de sourire en coin, ce qui chez lui revenait presque au même.

Mertz posa le poing sur la toile de tente. Même ici, dans la toute relative chaleur du petit poêle Primus allumé, les trois hommes ne retiraient, au mieux, qu'une couche de vêtements, et Mertz portait encore ses mitaines et ses gants. Ses mouffles pendaient au bout du cordon passé dans les manches de son manteau du dessus. Mawson connaissait par cœur ce geste, qu'il faisait lui aussi. Poser le poing sur la toile de tente, tâter le vent, sentir ses coups de boutoir déchirants. Mawson avait croisé des tempêtes, aussi bien sur terre que sur mer : elles restaient toujours à une certaine échelle humaine. On pouvait imaginer la volonté d'un Dieu ou d'une Déesse s'en prenant aux hommes et à leurs constructions, voulant leur faire revenir en bouche le goût de la boue des débuts du monde. Il y avait de la sauvagerie, mais une sauvagerie que l'on pouvait appréhender. Ici, c'était autre chose. Ici, le vent dansait à sa façon et rien, absolument rien, ne savait danser avec lui.

Rien, à part peut-être La Chienne.

— Je sors, fit Mertz.

Il ne semblait pas inquiet, mais, soudain, très sérieux.

Ninnis renfilait déjà ses mouffles et Mawson tirait sur les cordons de sa capuche. Tous savaient ce qu'ils deviendraient, sans les chiens. Les bêtes étaient vitales, et à l'expédition, et plus simplement aux trois hommes. Les chiens tiraient les traîneaux et sur les traîneaux se trouvaient la nourriture, et les outils, et les médicaments. Ici, à l'extrémité Sud de la Terre, il n'y avait rien, ni plantes ni animaux, ni refuge ni même de pluie. Rien à manger ou à boire, à part la glace ou ce qui se trouvait sur les traîneaux. Absolument rien.

Ninnis ouvrit le boyau de peau et de laine qui bouchait l'entrée de la tente et Mawson baissa la tête pour profiter encore un instant de la lumière presque verte du petit poêle. L'homme savait déjà ce qu'il allait voir, et il n'était pas pressé.

Mawson tenait des journaux avec une régularité de moine et il y avait écrit que la banquise ressemblait à un crépuscule de fin du monde. Il avait rayé ces mots presque rageusement, les trouvant justes, mais minuscules. Ils ne contenaient rien. Ils ne disaient pas la vérité.

Il fallait ramper pour sortir de la tente et une fois dehors, les trois hommes restèrent à quatre pattes : de toute façon, ce soir, le vent les aurait fait tomber. Ils étaient trois, mais étaient seuls :

s'ils avaient tendu la main ils se seraient touchés, bien entendu, mais ils ne s'entendaient plus, ils ne se voyaient plus. Le vent les brutalisait, si puissant qu'il en possédait une masse, une réalité qu'on aurait cru pouvoir saisir comme une corde, une brique. Ici, le blizzard était une matière, plus réelle encore que la neige et la glace.

Mawson se souvenait de ses baignades, enfant, en Angleterre, le moment où l'eau glacée saisit le torse, le moment où l'on suffoque, le moment de cette respiration arrêtée, suspendue, douloureuse. À l'époque, il pensait que c'était cela, l'essence du froid. Il avait changé d'avis, depuis.

Mawson leva les yeux. Tout baignait dans un crépuscule pâteux, une lumière collante, grise. Le ciel et la neige se fondaient l'un dans l'autre, sans démarcation. Devant les trois hommes à genoux, une seule figure sortait de tout ce fade : à contre-jour, celle d'une chienne plus velue qu'un ours, montée sur un monticule de neige gelée, dressée face au vent et hurlant tout autant qu'il hurlait lui. C'était une danse entre les deux, qu'on aurait pu voir, sous d'autres latitudes, entre une libellule et un roseau – mais ici, toute la poésie en avait été changée en roc, en brutalité, en basalte. En morsure.

La Chienne était prise dans la lumière baveuse des étoiles, présente, couleur de fer, si dense et musclée qu'on ne pouvait pas deviner qu'elle

attendait sa portée. Les seize autres chiens s'étaient enterrés sous la neige. Si le temps avait été plus clément, les hommes auraient vu, par les petites cheminées de glace, monter les fumerolles de leur souffle, granuleuses de cristaux.

— Elle va bien, fit Mertz.

Mawson entendait La Chienne, malgré le vent. Il se détourna, rampa pour regagner la tente, et les deux autres hommes firent de même. Ils se glissèrent dans la bouche de la tente, dans sa lumière à l'odeur étouffante de kérosène, et refermèrent le boyau derrière eux.

Ils restèrent silencieux en retirant leurs vêtements du dessus pour les mettre à sécher. Ils restèrent silencieux en se glissant dans leurs sacs de couchage en peau de renne. Ils restèrent silencieux alors que le vent cognait contre la tente et faisait plier les arceaux de bambou. Ce fut Ninnis qui parla en premier. Avec un petit rire, il fit :

— Il ne faisait pas si mauvais, ce soir.

— Vous avez raison, Belgrave. Il ne faisait pas si mauvais, répondit Mertz.

Le lendemain matin, il faisait beau : un temps clair et sec, assez pour que les trois hommes retournent leurs sacs de couchage pour les mettre à sécher sur les traîneaux.

On aurait eu du mal à le deviner, mais ici, la sueur était un ennemi acharné. Tout se

détrempait en permanence, et les matières pourrissaient. La laine restait relativement indemne, mais le cuir, les fourrures et les peaux, au contact de la moiteur et de l'humidité des chairs, reprenaient leur cycle naturel de pourrissement cadavérique : les sacs de couchage étaient vite changés en charogne, ainsi que les bottes et les pantalons de phoque. Les vêtements devaient être imperméables au vent et, de fait, l'étaient aussi à l'eau. La sueur restait dans cette bulle et y moisissait à son aise.

Les trois hommes profitèrent donc de l'air sec pour faire respirer leurs couvertures.

L'expédition était composée des trois hommes, Mawson, Ninnis et Mertz, de dix-sept chiens et de deux traîneaux. Les explorateurs se répartissaient les tâches : guider les bêtes, ouvrir la route à skis ou, enfin, se reposer sur le traîneau de queue. L'affaire, sur le papier, présentait une facilité déconcertante : les trois s'étaient entraînés durant des mois et Mawson avait choisi ses deux compagnons parmi les milliers d'autres volontaires venus des quatre coins du monde. Personne n'aurait pu mettre en doute leur motivation et leur compétence. De plus, Ninnis et Mawson étaient d'excellents skieurs, mais Mertz poussait la compétence jusqu'à avoir escaladé les sommets des Alpes et avoir compté parmi les champions de ski suisse.

C'était lui qui, ce matin, ouvrait la marche et Mawson discernait très nettement, au loin, sa petite silhouette noire glisser sur la surface de la banquise. Mawson vit aussi, malgré l'épaisse couche de vêtements et la distance, s'affaisser les épaules du skieur.

Mawson chuchota pour lui-même :

— Sastrugi.

Mertz se tournait déjà vers les traîneaux et criait :

— Sastrugi!

Les sastrugi étaient une mauvaise nouvelle : la promesse d'heures exténuantes à tirer les traîneaux aux côtés des chiens. Mawson ouvrait déjà la bouche pour faire part de sa déception à Ninnis, mais se retint. Il secoua la tête comme pour changer d'humeur et parvint à lancer d'un ton léger au Lieutenant :

— Nous avons déjà bien avancé ce matin et les sacs de couchage sont secs ! Que pouvons-nous demander de plus ?

Ninnis sourit, aussi serein que s'il était à un pique-nique de printemps.

— Avoir déjà passé, et une poignée d'heures, et ce champ de sastrugi ! Avoir monté la tente et tenir une tasse de thé entre nos mains !

Et Mawson, cette fois-ci, rit franchement.

— Je ne saurais mieux dire, Ninnis ! Je ne saurais mieux dire.

Lorsqu'ils rejoignirent Mertz, le Suisse avait déjà retiré ses skis : ils ne serviraient à rien dans un champ de sastrugi.

Il s'agissait de crêtes de neige aiguës, toutes parallèles, montant au moins jusqu'aux hanches, parfois au sternum. Le vent changeait ces dunes en glace transparente et Mawson, en voyant leur dos lisse et bleu percer la surface poudreuse de la banquise, songeait aux ailerons des dauphins qui accompagnaient parfois les bateaux sur l'océan. Les sastrugi étaient dures comme de l'acier et rencontraient presque toujours le chemin des explorateurs de façon perpendiculaire. Les patins des traîneaux ne pouvaient les briser pour s'y faire un chemin et les passer à skis relevait du numéro d'équilibriste : on ne pouvait tenir que sur le sommet de deux crêtes et le bois des skis pliait comme un arc, puis se brisait. Il n'y avait guère que deux solutions : faire un détour, ou s'y frayer un pénible chemin, à pied, en aidant les chiens à faire monter et descendre les traîneaux, tout en s'assurant que les cargaisons ne se renversent pas. Les sastrugi se passaient à la force des bras, et les trois hommes ne le savaient que trop bien.

Les heures suivantes furent éreintantes, d'autant plus que le traîneau de tête se renversa presque immédiatement. Ninnis fut emporté avec lui et chuta lourdement. Les arêtes des sastrugi étaient franches, dures et coupantes, et seule l'énorme

couche de vêtements des hommes en amortissait la frappe. Les chiens disposaient de leur fourrure particulièrement épaisse pour se protéger, mais, si les coupures étaient évitées, le choc n'en était pas moins dur.

Les chiens, bousculés par l'accident, sentant l'émotion et l'énervement des trois hommes, ne se retinrent plus et s'excitèrent sous leur harnais. Ils sautaient et commençaient à se mordre, frustrés de ne pas avancer et de se sentir retenus. Le chaos engendré par les bêtes renversa le second traîneau et les explorateurs ne pouvaient guère le redresser tant que les chiens donnaient leurs violentes secousses. Mertz se dégagea de la mêlée et voulut remettre ses skis. Mawson lâcha les longes des bêtes et approcha vivement du Suisse.

— Que faites-vous, Mertz ?

— Vous connaissez le caractère de ces bêtes, Mawson. Elles doivent courir ! L'immensité est une provocation, pour elles, et tant qu'elles resteront prises ici sous le harnais, elles seront comme folles. Si je repars en skis, elles auront la furie de me rattraper et laisseront redresser les traîneaux.

— Mertz, vous prenez le risque de briser vos skis et de vous blesser !

— Mais avons-nous une autre solution, Mawson ? Celle-là n'est que la mienne, je vous écoute.

— Nous pourrions les relâcher! cria Ninnis, qui se trouvait encore au milieu des aboiements. Leur retirer les harnais! Nous l'avons déjà fait! Les chiens reviennent toujours une fois qu'ils sont apaisés!

Mawson cria à son tour pour être entendu du Lieutenant.

— Ils reviennent presque toujours, et après plusieurs nuits! Notre voyage commence à peine, et autant je prendrais le risque de faire courir librement quelques bêtes, mais tout le pack? Je m'y oppose! Même la moitié des chiens ne saurait nous ramener à la base!

Les chiens hurlaient et se débattaient, et les explorateurs tournèrent autour d'eux comme s'il s'agissait d'enfants fiévreux, les appelant par leur nom et tentant de les calmer par la voix. Ce fut La Chienne qui sembla prendre une décision: elle poussa un long hurlement vibrant et musculeux. En entendant cet ordre, les autres bêtes se turent peu à peu. Il fallut du temps: l'obéissance ne battait guère dans le cœur de ces créatures, et, si on avait juré que l'intelligence ne s'y trouvait pas non plus, on se serait trompé. Les chiens étaient rusés, logiques, d'une clairvoyance parfaite. Leurs buts, toutefois, restaient difficilement compréhensibles pour qui ne les connaissait pas.

Ces dix-sept là étaient des Groenlandais. La sauvagerie de cette race ne savait mentir et ces

chiens avaient été utilisés depuis la nuit des temps pour la chasse à l'ours polaire. Les ours faisaient trois mètres de long pour parfois huit cents kilos et ces chiens, d'à peine trente, n'hésitaient guère à s'attaquer à eux. Leur corps était assez trapu, leur tête, semblable à celles des vaches, pensait souvent Mawson : lourde, dense, épaisse comme une enclume. Ils étaient faits pour la glace et l'extrême solitude du dernier continent. Chiens venus de Sibérie, ils possédaient une puissance incroyable, une volonté de brute, une endurance qui dépassait même celle des tempêtes et un tempérament aussi sauvage que la glace elle-même. Mawson avait entendu parler de chiens ayant dévoré leur harnais, clous et chaînes y compris, et ne doutait pas de la véracité de ces histoires.

Mawson n'avait pas le sens des bêtes comme pouvaient l'avoir Ninnis et Mertz, mais il devinait que les Groenlandais ne servaient pas les trois hommes : ayant un besoin viscéral de s'épuiser, ou d'essayer de s'épuiser, les dix-sept profitaient des explorateurs qui les alourdissaient de leurs traîneaux.

La Chienne avait réussi à calmer les seize autres et elle-même, ce qui était sans doute la tâche la plus compliquée, et les trois hommes redressèrent les traîneaux. Mawson fit :

— Mertz, montez sur le premier, prenez une couverture pour vous asseoir sur les caisses.

Vous avez ouvert le chemin tout ce matin, vous avez travaillé pour trois. Laissez-moi prendre le relais.

Mertz hésita. Sous une apparence très calme, l'homme avait pourtant quelque chose qui le rapprochait des Groenlandais. Il désirait sentir la banquise sous ses pieds, se dresser contre le vent et sentir la morsure de la glace.

— Mertz, argumenta Mawson. Vous êtes fatigué et nous avons besoin de vous. Prenez soin de Ninnis et de moi en prenant soin de vous-même.

Mertz lança un long regard à Mawson, un regard aussi brun et expressif que celui de ses chiens. Et puis, il hocha la tête et, le cœur lourd, monta sur l'un des traîneaux.

Mawson se concentra, étira ses muscles, et se mit soudain à courir. Il fallait donner un objectif aux chiens, ils étaient faits pour cela et rien d'autre : avancer, avancer encore, et en cela, Mawson les respectait profondément.

Mawson courut ainsi, choisissant le chemin le plus aisé, celui où les traîneaux passeraient le mieux, là où les sastrugi étaient assez basses pour que les chiens les sautent ou les escadent à grands coups de griffes. L'homme était dans une bulle. Le dernier continent était à la fois très clos et ouvert, jusqu'à un horizon qui semblait donner sur l'espace même. On n'y voyait pas les distances et la lumière y frappait

d'un cru impossible à imaginer. Aucun arbre, aucune herbe, aucun animal pour troubler la vue ni la cibler sur un objet quelconque. Rien, rien jusqu'au ciel, ni rien non plus dans celui-ci. Et pourtant: clos, car on ne voyait cet infini qu'au travers de lunettes de bois fendu enfoncées dans plusieurs cagoules encroûtées d'une couche de glace. Il fallait régulièrement briser cette visière qui repoussait presque aussitôt. Les sons semblaient étrangers, eux aussi. La respiration résonnait dans les capuchons, et lorsque le vent ne hurlait pas à vous en arracher l'esprit, les sons semblaient plats, tombant des bouches et des objets. C'était une terre de secrets: on n'y voyait rien, on n'y entendait rien.

Lorsque les sastrugi ne furent plus que de rares ondulations glissantes de neige, Mawson finit par ralentir. Il pensait avoir couvert quatre ou cinq kilomètres et s'étonna de cet exploit. Il s'arrêta et se retourna: Ninnis, sur le traîneau de tête, leva les bras en signe de victoire et cria:

— Nous parlions d'un thé, je crois? Nous l'avons bien mérité, et quelques biscuits avec!

Ils eurent leurs biscuits.

Chaque gâteau était une épaisse tranche de biscuit, faite de deux farines pures: du gluten et de la caséine, ce qui en augmentait la qualité nutritive et la résistance aux chocs. Ces biscuits

étaient si durs que Ninnis avait déjà proposé de rentrer en Angleterre sans finir l'expédition et de les proposer comme spécimens géologiques. Sachant qu'ils devaient parfois être brisés au pic à glace avant d'oser y refermer les dents, l'idée pouvait être défendue sans honte. Une fois cassé, le biscuit était en général trempé dans une tasse de cacao chaud, puis, enfin ramolli, ou presque, pouvait être mâché.

Confrontés aux longues heures d'efforts et au froid terrible, les trois hommes avaient faim en permanence. Le cacao où trempaient les biscuits était un mélange de chocolat pur, de sucre blanc, d'amidon et de caséine. Rien ne semblait véritablement bon, mais le corps désirait tant se remplir de calories que le moindre apport procurait une sorte de soulagement et chaque repas était attendu avec impatience. Mawson le savait très bien et il avait prévu, sur les traîneaux, quelques rations spéciales pour les fêtes ou de simples encouragements. Il avait déjà vu des hommes à bout de force et de moral marcher avec un regain d'énergie, une fois que le chef d'expédition leur avait juré qu'ils mangeraient, dans quatre jours et ramollie dans leur thé, une lanière de graisse d'éléphant de mer vieille de plusieurs semaines. Sur la glace, la nourriture était un but, un rite et en cela, elle cristallisait tous les besoins et les désirs des explorateurs. La nourriture, elle, restait humaine.

Cet après-midi-là, ils firent encore une longue route avant de s'arrêter dresser la tente pour la nuit. Le blizzard soufflait dru et ils n'y voyaient pas à deux mètres devant eux.

Sous l'abri, leurs vêtements posèrent le même problème que tous les soirs : la journée, à l'extérieur, il faisait bien trop froid pour que la neige fonde sur leurs manteaux et capuches, mais cette humidité retenue se laissait aller à la chaleur et à la flamme du petit poêle Primus. Tout devenait boueux, liquide, glacé, tout s'infiltrait, et il montait du sol une touffeur pourtant glaciale. On ne pouvait s'asseoir que dans une flaque et rien ne savait éponger cette eau. Il n'existait plus rien de sec et tout était une bourbe.

Le lendemain matin, ils se levèrent dans une aube cristalline. L'air craquait, dur et sec comme du quartz, il avait l'odeur de la glace bleue qui roule et dort sous la banquise. La neige était comme du sable d'un blanc pur et, si l'on prêtait l'oreille, on en entendait le chuchotis glissé, la danse légère. Même les chiens restaient silencieux et semblaient écouter ce chant minéral.

Lorsque Ninnis et Mertz sortirent de la tente, Mawson patientait déjà dehors. Il regardait au loin, et les deux explorateurs suivirent son regard. Devant eux, à quelque distance, se trouvait une cuvette de glace, aux parois en plateaux.

Ces plateformes luisaient, dans une lumière d'un blanc bleu de pâte de verre.

— Je n'avais jamais vu cratère de ce genre, dit Mawson.

Les deux hommes ne répondirent pas. La dépression était gigantesque et il en émanait quelque chose du fond des âges.

— Est-ce une météorite? demanda Mertz. Tombée lorsque la Terre était silencieuse?

— Je ne saurais dire, répondit Mawson. Mais si effectivement c'est une météorite qui a frappé la planète ici, sur sa tempe sud, alors le choc a dû la faire trembler jusqu'aux Tropiques.

Ninnis sourit si largement que les deux autres le virent, malgré les capuchons et la croûte de glace recouvrant les fourrures :

— Nous étions venus cartographier la côte, Mawson. Nous sommes les premiers à venir ici. Ce cratère, aucun œil ne s'était jamais posé dessus. Vous êtes le chef d'expédition, tout cela est votre projet. Donnez-lui un nom.

Ce fut au tour de Mawson d'hésiter.

— Eh bien... eh bien, je vais l'appeler le Cratère.